

DEUX DES *DERNIERS ESSAIS D'ELIA*.

CHARLES LAMB.

*J*e vois dans la figure de Charles Lamb (1775-1834) une sorte de centre, de point rayonnant autour duquel s'est disposée, entre 1804 et 1827, la littérature du temps. Le centre désigne d'abord un foyer : celui qu'il reconstitue, n'étant ni le père ni l'époux, avec sa sœur Mary puis sa fille adoptive Emma Isola, sur les décombres de la famille initiale, ruinée par la mort de la mère sous les coups de sa fille forcenée. Autour d'eux, à leur usage et pour celui d'autrui, Lamb faisant office de lecteur et de commentateur, la bibliothèque, éminemment personnelle, où se sont accumulés dans les marges de la tradition les textes oubliés des dramaturges élizabéthains, Beaumont et Fletcher, Ford, Webster, et des polygraphes du XVII^e siècle, « cerveaux congénères », ses modèles : Thomas Browne, Burton, Taylor. Le centre désigne aussi une réalité géographique : le domicile établi au cœur de Londres, ville d'Empire, à proximité des bureaux de l'East India Company, dans la Cité, vers laquelle convergent dans le même temps les marchandises, récents arrivages de la Chine, et les amitiés, qui ont été la richesse de sa vie. De Londres, celles d'Hazlitt, de Leigh Hunt, de Henry Crabb Robinson, témoin assidu des conversations échangées entre tous les points de la société ainsi formée. D'Edimbourg, celle de De Quincey. De la région des Lacs, celle de Wordsworth. De plusieurs villes ou lieux, par inter-

valles, celle, fluctuante et désorientée, de Coleridge, le rhéteur incomparable, qui fut son camarade d'études à Christ's Hospital. Toutes ces amitiés vivent également dans la correspondance de Lamb, où l'on est tenté de voir, à quelques années de distance, investi de la même puissance distributive, l'*Athenaeum* anglais — le lieu d'échange, le point de passage des plus grandes proses critiques du siècle. Le cercle des amis de Lamb apparaît outre-Manche comme le lointain décalque d'un Jéna sans concepts, fidèle cependant, en la personne de son médiateur, au Witz combinatoire de Frédéric Schlegel, tel que l'avait lu Coleridge.

Mary Lamb, devenue la cousine Bridget, le fonds ancien de la bibliothèque anglaise, le quartier du Temple, à Londres, les rites sociaux, les usages nés de l'amitié et soudain ravivés par la mémoire, comme autant d'aspects d'une réalité particulière appréhendée « aux lointaines frontières de l'histoire », forment par contiguïté toute la matière des *Essais d'Elia*.

La plupart des *Essais*, parus dans diverses revues entre 1820 et 1823, ont le ton familier d'une conversation interrompue pour les seuls besoins de la publication. Certains annonçaient une suite, à laquelle les sautes d'humeur et l'imagination très labile de l'auteur ont un jour donné la forme d'une dissertation sur le cochon de lait rôti. Tous se développent sur le mode de la digression, ou, plus justement, du déséquilibre : le thème initial est travaillé par les motifs sous-jacents qui ruinent à la fin l'ordre argumentatif — la porcelaine de Chine introduisant à une histoire affective de l'économie domestique — ou le résumé au principe de l'accumulation, sans considération pour la hiérarchie des exemples : il y a toujours quelque lien entre Shakespeare et les journaux du temps, entre la première édition des pièces de Beaumont et Fletcher et le repas qu'il achève, entre le modèle et sa circonstance. L'essai, comme l'imaginaire, vit à proportion des incompatibles qu'il juxtapose. L'ordre de la langue y est naturellement parataxique, rappelant le

bégaïement de l'auteur, le surgissement de la voix après la contention du corps — la phrase toujours en attente de sa casure, de sa reprise par l'idée ou le souvenir qui appellent sous le flux des mots. On y devine aussi la présence constante du lecteur, l'auditeur absent mais en situation d'entendre : la réunion des Essais en volume a simplement élargi le cercle des interlocuteurs.

*Les Essais d'Elia venant d'être traduits en français¹, nous donnons ici deux des Derniers Essais d'Elia encore inédits dans notre langue, parus respectivement dans le **London Magazine** en juillet 1822 et en mars 1823, suivis de l'essai consacré par Mario Praz, le traducteur des Essais d'Elia en italien, au séjour de Lamb à Paris en 1822. Le premier de ces textes appellerait une annotation abondante, facilitant et retardant sa lecture à la fois. Nous avons choisi de faire court, limitant l'explication aux titres des livres mentionnés sans nom d'auteur².*

Ph. B.

¹ *Essais d'Elia*, Le Promeneur, Gallimard, 1998 (traduction de Paul Deschamps, revue par Jacques Debouzy et Éric Dayre).

² La traduction est établie à partir de l'édition d'E.V. Lucas (Londres, 1903), qui suit elle-même le texte de l'édition originale en volume des *Derniers Essais d'Elia* (1833). La version française respecte les usages de ponctuation adoptés par l'auteur.

PENSÉES DÉTACHÉES
SUR LES LIVRES ET LA LECTURE.

S'occuper du contenu d'un livre, c'est se divertir avec la production forcée du cerveau d'un autre homme. Je suis d'avis quant à moi qu'un homme de qualité et d'éducation peut prendre grand plaisir aux rejets naturels du sien propre.

Lord Foppington, dans *La Relapse*¹.

Une mienne connaissance, personne d'esprit, avait été si frappée de cette brillante saillie de sa Seigneurie, qu'elle en avait cessé à tout jamais de pratiquer la lecture, pour le plus grand bénéfice de son originalité. Au risque de diminuer mon crédit auprès d'elle, je dois admettre que je consacre une part non négligeable de mon temps aux pensées d'autrui. Je rêve ma vie, perdu dans les spéculations des autres. J'aime à m'égarer dans l'esprit d'autres hommes. Lorsque je ne me promène pas, je lis ; je ne puis m'asseoir et réfléchir. Les livres pensent à ma place.

¹ Comédie de Sir John Vanbrugh (1664-1726).

Je n'ai pas d'antipathies. Shaftesbury n'est pas trop maniéré pour moi, ni Jonathan Wild² trop trivial. Je peux lire tout ce que j'appelle un *livre*. Il y a cependant des objets de cette apparence que je me refuse à considérer comme tels.

Dans le catalogue des *livres qui ne sont pas des livres* — *biblia a-biblia* —, j'inclus les Calendriers de Cour, les Annuaire, les Livres de Poche, les Jeux de Dames reliés avec pièce de titre au dos, les Traités Scientifiques, les Almanachs, les Recueils des Actes du Parlement ; les œuvres de Hume, de Gibbon, de Robertson, de Beattie, de Soame Jenyns et, généralement, tous ces volumes dont on dit qu'ils « doivent figurer dans toute bibliothèque digne de ce nom » : l'Histoire de Flavius Josèphe (ce Juif érudit), et la Philosophie Morale de Paley. À ces exceptions près, il n'y a presque rien que je ne puisse lire. Je bénis ma bonne étoile de m'avoir donné un goût si catholique, si peu enclin à l'exclusion.

Je confesse que mes humeurs noires s'émeuvent de voir ces *objets en habits de livres* perchés sur les rayons, comme de faux saints, usurpateurs des tombeaux véritables, intrus dans le sanctuaire qui repoussent au dehors ses occupants légitimes. Mettre la main sur l'apparence bien reliée d'un volume, espérer qu'il renferme des pièces de théâtre au ton aimable, puis, ouvrant « ce qu'on dirait ses feuilles », tomber sur un Essai sur la Population desséchant. S'attendre à un Steele, un Farquhar, et ne trouver — qu'Adam Smith. Découvrir, bien rangé, un assortiment d'Encyclopédies à l'esprit épais (l'Anglicana ou la Metropolitana) et présentées dans un arroi de cuir de Russie ou de maroquin, alors qu'une dîme de ce bon cuir rhabillerait confortablement mes in-folios qui grelottent

² Le héros éponyme de *La Vie de Jonathan Wild le Grand*, de Fielding (1743).

de froid ; rénoverait Paracelse lui-même, et permettrait au vieux Raymond Lulle de paraître à nouveau pour ce qu'il est dans le monde. Je ne vois jamais ces imposteurs, mais je rêve de les mettre à nu pour réchauffer de leurs dépouilles mes vétérans en lambeaux.

Avoir un dos solide et être bien relié, voilà le souhait de tout volume. La magnificence ne vient qu'en second. Et celle-ci, lorsqu'elle est permise, ne doit pas être prodiguée indistinctement à tous les types de livres. Je n'habillerais pas en habit, par exemple, une collection de Magazines. Le déshabillé, ou la demi-reliure (avec dos en cuir de Russie toujours) est *notre* costume. Un Shakespeare, ou un Milton (à moins qu'il ne s'agisse des premières éditions), ce serait folie pure de les vêtir d'un splendide appareil. Leur possession ne confère pas de distinction. Leur extérieur (les textes étant eux-mêmes chose si commune), c'est étrange à dire, n'éveille pas chez leur propriétaire de douce émotion, ni ce sens de la propriété qui chatouille agréablement. Les Saisons de Thomson, à nouveau, ont meilleure allure (je le maintiens) lorsqu'elles sont un peu déchirées, leurs pages cornées. Si nous savons rester, malgré notre répulsion, accessibles à des sentiments de bienveillance, combien nous trouverons belles les feuilles tachées, l'apparence fatiguée, mieux, l'odeur même (qui perce sous celle du cuir) d'un Tom Jones ou d'un Vicaire de Wakefield³ provenant d'une vieille « Bibliothèque de Lecture » ! Comme ces livres parlent des milliers de pouces qui ont tourné leurs pages avec délices ! — de la couturière solitaire, qu'ils auront rendu heureuse (modiste, ou façonnrière plus ardente encore à la tâche) après le labeur d'aiguille d'une longue journée, très avant dans la nuit, lorsqu'elle aura dérobé

³ Les romans de Fielding (1749) et de Goldsmith (1762).

une heure, mal arrachée au sommeil, pour déposer ses soucis dans quelque coupe du Léthé et épeler leur matière enchanteresse ! Qui voudrait les avoir moins abîmés ? Dans quel meilleur état souhaiter les voir ?

Par certains côtés, meilleur est le livre, moins il exige du relieur. Fielding, Smollett, Sterne, et toute cette catégorie de livres qui, s'engendrant les uns les autres, ne cessent de se reproduire dans le temps — les Stéréotypes de la Grande Nature — nous les voyons périr individuellement avec moins de regret, parce que nous en savons le type éternel. Mais lorsqu'un livre est à la fois bon et rare — lorsque l'individu représente à lui seul presque toute l'espèce, et lorsque *celui-là* disparaît,

*Nous ignorons où trouver la torche prométhéenne
Qui puisse raviver sa lumière⁴ —*

un livre, par exemple, comme la Vie du Duc de Newcastle, par la Duchesse du même nom — il n'existe pas de coffret assez riche, d'emboîtement assez durable, pour honorer et conserver un tel joyau.

Non seulement les volumes rares de ce type, dont il paraît sans espoir qu'ils soient jamais réimprimés ; mais les éditions anciennes d'écrivains comme Sir Philip Sidney, l'évêque Taylor, Milton dans ses ouvrages de prose, Fuller — nous en avons des réimpressions, mais les livres eux-mêmes, bien qu'ils circulent et qu'on en parle en divers lieux, nous savons qu'ils n'ont pas été naturalisés (et ne le seront probablement jamais) dans le cœur de la nation au point de devenir articles de magasin — il est bon de les avoir sous des couvertures durables et coûteuses. Je n'ai cure d'un Folio original de Shakespeare. Je

⁴ *Othello*, V, 2.

préfère les éditions ordinaires de Rowe et de Tonson, sans notes et avec des *illustrations* qui sont si exécrablement mauvaises qu'elles servent comme de cartes, ou de modestes souvenirs, au texte ; et qui, loin d'avoir cherché à rivaliser avec lui, sont tellement supérieures aux gravures de la Shakespeare Gallery, lesquelles ont eu cette prétention. Je partage les sentiments de mes concitoyens concernant ses Pièces, et je préfère de lui les éditions qui ont été très souvent agitées et maniées.— Je ne peux lire au contraire Beaumont et Fletcher que dans le Folio original. Les éditions in-octavo en sont pénibles à regarder. Je ne leur voue aucune sympathie. Si elles étaient lues autant que les éditions courantes de l'autre poète, je les préférerais sous cette forme à la plus ancienne. Je ne connais pas de spectacle plus cruel que la réédition de l'Anatomie de la Mélancolie. Qu'y avait-il besoin de déterrer les os de ce grand et vieil excentrique, de les exposer à la censure moderne sur un feuillet dépliant de l'espèce la plus nouvelle ? quel infortuné papetier a pu rêver que Burton devienne jamais populaire ? — Le misérable Malone ne pouvait plus mal agir lorsqu'il corrompit le sacristain de l'église de Stratford pour qu'il lui laissât badigeonner de blanc l'effigie peinte du vieux Shakespeare qui s'y trouvait, représenté d'une manière fruste mais très vivante, jusqu'à la couleur de la joue, l'œil, le sourcil, les cheveux, l'habit même qu'il avait l'habitude de porter — le seul authentique témoignage que nous ayons eu, malgré son imperfection, de ces parties et morceaux curieux de sa personne. Ils l'ont recouvert d'une couche de peinture blanche. Tudieu ! si j'avais été juge de paix dans le comté de Warwick, j'aurais eu tôt fait de mettre au pilori à la fois le commentateur et le sacristain comme une paire de valets sacrilèges et coupables d'ingérence.

Je crois les voir à l'œuvre — ces profanateurs de tombe qui se sont cru savants.

Me considérera-t-on comme un esprit bizarre si je confesse que le nom de certains de nos poètes a une saveur plus fine, et sonne plus doucement à l'oreille — à la mienne en tout cas — que celui de Milton ou de Shakespeare ? Il se peut que le discours commun ait terni leur éclat. Plus doux, parfumés même, sont les noms de Kit Marlowe, de Drayton, de Drummond de Hawthornden, et de Cowley.

Beaucoup dépend du *moment* et du *lieu* de la lecture. Dans les cinq ou six impatientes minutes qui précèdent le dîner, qui songerait à prendre la Reine des Fées⁵, ou un volume des sermons de l'évêque Andrews, pour mieux attendre ?

Milton demande presque un service solennel de musique avant qu'on en commence la lecture. Mais il apporte en retour sa musique propre à l'auditeur qui lui confie ses pensées dociles et des oreilles purifiées.

Les soirées d'hiver — lorsqu'on est isolé du monde extérieur —, le bon Shakespeare s'invite avec moins de cérémonies. En cette saison, on lira la Tempête, ou son propre Conte d'Hiver —.

Ces deux poètes, on ne peut éviter de les lire à voix haute — pour soi-même, ou (selon les circonstances) pour quelque personne seule qui vous écoute. Plus d'un auditeur — il dégénère en public.

L'œil glissera rapidement sur les livres d'un intérêt éphémère, où se bousculent les péripéties. Inutile de les lire à voix haute. Je n'ai jamais pu entendre même les meilleurs des romans modernes sans un ennui extrême.

⁵ Le grand poème de Spenser (1590).

La lecture d'un journal à voix haute est insupportable. Dans certains des bureaux de la Banque d'Angleterre, la coutume veut (pour économiser le temps des employés) que l'un d'entre eux — le plus savant — commence la lecture du Times, ou du Morning Chronicle, et déclame son contenu tout entier *pro bono publico*. Même s'il est doué de tous les avantages en matière de souffle et d'élocution, l'effet reste singulièrement fade. Chez le coiffeur, dans les tavernes, il arrive que quelqu'un se lève et lise un paragraphe, qu'il porte à la connaissance des autres comme il eût fait d'une découverte. Un autre suit avec son choix propre. Ainsi, le journal tout entier finit par être connu article par article. Ceux qui lisent peu lisent lentement, et sans cet expédient, aucun d'entre eux ne voyagerait probablement jamais à travers le contenu de tout un journal.

Les journaux excitent toujours la curiosité. Personne, pourtant, ne laisse jamais retomber son journal sans un sentiment de déception.

Quel temps infini ce monsieur en noir, chez Nando, met-il à lire le journal ! Je suis fatigué d'entendre le serveur brailler sans cesse, « le Chronicle est en mains, Monsieur ».

Lorsqu'on arrive le soir dans une auberge — son dîner commandé — qu'y a-t-il de plus agréable que de trouver posés sur le siège à côté de la fenêtre, laissés là, insoucieux du temps, par la négligence d'un hôte aujourd'hui parti — deux ou trois numéros du vieux Town and Country Magazine, avec ses images amusantes de *tête-à-tête*⁶ — « L'Amant Royal et Lady G. » ; « Le Platonique Ému et le Vieux Beau », et d'autres encore parmi les anciennes histoires à scandale ? Le moyen de les échan-

⁶ En français dans le texte.

ger — à cet instant, et dans ce lieu — pour un meilleur livre ?

Le pauvre Tobin, aveugle depuis peu, n'a pas tant éprouvé le regret de ne plus s'adonner aux genres plus graves de la lecture — le Paradis Perdu, ou Comus, il aurait pu se les *dire* à lui-même — que de ne plus avoir le plaisir d'effleurer des yeux un magazine, ou une brochure légère.

Je ne devrais pas me soucier d'être surpris seul dans les austères avenues de quelque cathédrale, en train de lire *Candide*.

Je ne puis me rappeler une surprise plus étrange que celle d'avoir été découvert — par une demoiselle de mes intimes — allongé à mon aise sur l'herbe, sur Primrose Hill (sa Cythère), lisant — Pamela⁷. Le livre ne contenait rien qui pût faire sérieusement honte à celui qu'on surprenait ainsi ; mais comme elle s'asseyait à côté de moi, et paraissait déterminée à lire en ma compagnie, j'aurais pu souhaiter qu'il se fût agi — de n'importe quel autre livre. Nous lûmes quelques pages de manière fort sociable ; et, ne trouvant pas l'auteur assez à son goût, elle finit par se lever, et — disparut. Aimable casuiste, je te laisse à conjecturer si la rougeur (car rougeur il y eut) fut celle de la nymphe ou bien du soupirant placé devant ce dilemme. De moi, tu n'obtiendras jamais la réponse.

Je ne suis pas grand ami de la lecture de plein air. Je ne peux m'y résoudre. J'ai connu un pasteur unitarien qu'on pouvait en général voir sur Snowhill (à l'époque, Skinner's-street *n'existait pas*) entre dix et onze heures du matin, plongé dans un volume de Lardner. Je tiens ceci pour un effort de l'esprit dont je suis incapable. J'admi-

⁷ Le premier roman de Richardson, *Pamela ou la Vertu Récompensée* (1740).

rais la manière dont il avançait par petits pas de côté, se tenant à l'écart de tout contact avec le siècle. Une rencontre manquant de lettres avec l'épaule d'un porteur, ou un panier de pain, eût tôt fait de faire fuir toute ma théologie, et m'aurait laissé plus qu'indifférent aux cinq propositions.

Il existe une espèce de lecteurs de rue que je ne contemple jamais sans affection — les pauvres gens qui, n'ayant pas de quoi s'acheter ou louer un livre, dérobent un peu de savoir aux étalages des libraires — le propriétaire leur jetant des regards peu amènes et se demandant toujours quand ils en auront terminé. S'aventurant tendrement, page après page, s'attendant à ce qu'à tout moment leur soit signifiée l'interdiction de poursuivre, et incapables pourtant de se priver de ce plaisir, ils « s'offrent une joie pleine de crainte »⁸. C'est ainsi que Martin B—, par fragments quotidiens, était venu à bout de deux volumes de *Clarissa*⁹, lorsque sa louable ambition fut douchée par le libraire qui lui demanda (c'était aux jours de sa jeunesse) s'il avait l'intention d'acheter l'ouvrage. M. déclare encore qu'en aucune circonstance de sa vie il n'a parcouru un livre avec ne serait-ce que la moitié de la satisfaction qu'il a prise à procéder par ces inconfortables coups d'œil. Un poète original de notre temps¹⁰ a moralisé sur ce sujet en deux stances touchantes mais fort simples.

*Je vis un jeune homme à l'œil avide
Ouvrir un livre sur un étal,
Et lire, comme pour en dévorer le contenu ;*

⁸ Citation empruntée à l'« Ode sur une vue lointaine d'Eton College », de Thomas Gray (1742).

⁹ Le second roman de Richardson, *Clarissa Harlowe* (1748).

¹⁰ Mary Lamb.

*Le bouquiniste s'en avisant,
Je l'entendis dire bientôt au jeune homme,
« Vous, Monsieur, qui n'achetez jamais de livre,
Ce livre vous ne regarderez pas. »
Le jeune homme passa lentement son chemin, et, soupirant,
Eût voulu n'avoir jamais appris à lire,
Pour n'avoir nul besoin des livres du vieil atrabilaire.*

*Le pauvre connaît des souffrances nombreuses,
Qui n'affectent jamais les riches :
Je vis bientôt un autre jeune homme,
Qui paraissait n'avoir pas mangé
Au moins de toute la journée — prendre plaisir
Au spectacle des viandes conservées dans la glacière d'une
taverne.
Le cas de ce garçon, ai-je alors pensé, est sûrement plus dif-
ficile,
Affamé, rêvant d'être nourri, et sans argent,
Contemplant ces viandes délicatement préparées :
Nulle surprise s'il eût souhaité n'avoir jamais appris à
manger.*

VIEUX CHINE.

J'affiche une partialité presque féminine pour la vieille porcelaine de Chine. Lorsque je suis reçu dans une grande maison, je demande à voir d'abord l'armoire à porcelaine, puis la galerie de tableaux. Je ne saurais justifier l'ordre de mes préférences, sinon en disant que nous avons tous de ces goûts contractés à une date si ancienne qu'ils en paraissent innés. Je me souviens de ma première pièce de théâtre, de ma première exposition ; j'ignore en quelles circonstances mon imagination s'est ouverte pour la première fois aux vases et aux soucoupes de porcelaine.

Je n'avais alors aucune antipathie — pourquoi en aurais-je aujourd'hui ? — pour ces petites figures fantasmagoriques, teintées de bleu et planant librement dans l'espace, emportées par le caprice des hommes, dans un monde d'avant la perspective — que sont les tasses de thé en porcelaine de Chine.

J'aime à voir mes vieilles amies — peu importe à quelle distance — prendre forme dans l'air (ainsi les voyons-nous), sans quitter pour autant la *terra firma* — car c'est bien comme la terre ferme que nous devons en toute courtoisie considérer cette tache d'un bleu plus profond que l'honorable artiste, par peur des situations absurdes, a fait surgir de dessous leurs sandales.

J'aime ces hommes au visage féminin, et ces femmes avec des expressions, s'il est possible, encore plus féminines.

Voici un jeune mandarin d'aspect très digne, offrant le thé sur un plateau à une dame — qui se tient à deux milles de distance. Voyez comme l'éloignement semble accentuer le respect qu'il a pour elle ! Et voici la même dame, ou telle autre — car ressemblance vaut identité sur une tasse de thé — montant sur un petit bateau féérique amarré de ce côté-ci d'une paisible rivière de jardin, sur lequel elle s'embarque à petits pas délicats et qui, sous le bon angle d'incidence (comme sont les angles dans notre monde), doit infailliblement la conduire au milieu d'une prairie ornée de fleurs — quelque deux cents mètres plus loin sur l'autre rive de la même étrange rivière !

Plus loin encore — pour autant que les notions de proche ou de lointain s'appliquent à leur univers — des chevaux, des arbres, des pagodes, qui dansent la haie.

Ici — une vache et un lièvre couchés, occupant le même espace — c'est l'impression qu'ils donnent, lorsqu'on les voit à travers la matière translucide d'un beau Chine.

Je montrais l'autre soir à ma cousine, comme nous buvions notre Hyson (qu'une mode de l'ancien temps nous fait boire sans mélange, même l'après-midi), quelques-uns de ces *speciosa miracula* sur un extraordinaire vieux Chine (un achat récent) que nous utilisions alors pour la première fois ; et je ne pouvais m'empêcher de remarquer combien les circonstances nous avaient été favorables au cours des dernières années, puisqu'elles permettaient à nos yeux de se plaire parfois à des bagatelles de cette sorte — lorsqu'un sentiment fugitif sembla assombrir le visage de ma compagne. Il me faut peu de temps pour détecter ces nuages d'été chez Bridget.

« J'aimerais que reviennent ces bons vieux jours, me dit-elle, où nous n'avions pas tant d'aisance. Je ne veux pas dire qu'il nous faut être pauvres ; mais nous avons connu un état intermédiaire » — ainsi allait sa divagation — « où je suis sûre que nous étions beaucoup plus heureux. Un achat n'est rien d'autre qu'un achat, aujourd'hui que tu as assez d'argent et que tu peux mettre de côté. C'était autrefois un triomphe. Quand nous souhaitions nous offrir un luxe à bon marché (et quels efforts, alors, pour t'y faire consentir !), nous en discussions pendant deux ou trois jours, nous pesions le pour et le contre, nous nous demandions sur quoi épargner le prix de notre achat, et quelles économies faire par ailleurs pour disposer d'un tel montant. Une chose valait alors son prix lorsque nous sentions l'argent dont elle était payée.

« Te souviens-tu du costume brun, élimé jusqu'au dernier fil, que tu as porté jusqu'à ce que tous tes amis t'en fassent honte — tout cela pour cet in-folio de Beaumont et Fletcher rapporté tard un soir à la maison de chez Barker, à Covent Garden ? Te souviens-tu que nous l'avons regardé des semaines durant avant de nous décider à l'acheter ? Que nous n'avons pris notre résolution qu'à près de dix heures, un samedi soir, lorsque tu as quitté Islington par peur d'arriver trop tard — le vieux libraire ouvrant sa boutique en grommelant, et éclairant de sa bougie incertaine (puisqu'il s'était couché) la relique précieuse au milieu de ses trésors poussiéreux — et te souviens-tu quand tu l'as rapporté à la maison, regrettant qu'il ne pas fût deux fois plus encombrant — et quand nous en avons examiné l'état (le *collationnant*, c'était ton mot) — et tandis que je réparais avec de la colle quelques-unes des feuilles détachées dont ton impatience n'aurait pas souffert qu'elles restent dans cet état

un jour de plus — n’y avait-il pas plaisir alors à être pauvres ? Ces beaux vêtements noirs que tu portes aujourd’hui et que tu fais entretenir avec tant de soin, depuis que nous sommes riches et méticuleux, peuvent-ils te donner ne serait-ce que la moitié de cette honnête vanité avec laquelle tu t’es affiché dans ce costume si usé — ton vieux corbeau — quatre ou cinq semaines de plus que tu n’aurais dû pour apaiser ta conscience sur le chapitre des quinze shillings — était-ce seize ? — une grande affaire pour nous alors — dépensés pour acquérir l’infolio ? Tu peux aujourd’hui t’offrir tous les livres qui te plaisent, mais je ne vois pas que tu rapportes encore d’aussi belles trouvailles.

« Lorsque tu es rentré à la maison en t’excusant vingt fois d’avoir dépensé moins pour cette gravure d’après Léonard, que nous avons baptisée “Lady Blanch” ; lorsque tu as regardé ton achat, et que tu as pensé à cet argent — et pensé à l’argent, et regardé à nouveau la gravure, — n’y avait-il pas plaisir alors à être pauvres ? Aujourd’hui, tu n’as qu’à te rendre chez Colnaghi pour t’offrir une foule de Léonards. Le fais-tu pour autant ?

« Et te souviens-tu de nos promenades heureuses à Enfield, à Potter’s Bar, à Waltham, lorsque nous avons un jour de congé — nous n’avons plus ni vacances ni plaisirs, maintenant que nous sommes riches — et le petit panier dans lequel je déposais notre déjeuner fait de ce bon mouton froid et de salade — et cette manière que tu avais, dès midi, de te mettre en quête de quelque honnête auberge où nous pourrions sortir nos provisions — ne payant que la bière que tu devais commander — et de spéculer sur le regard que nous jetterait la propriétaire, et sur le fait de savoir si elle nous laisserait l’usage d’une nappe — et de souhaiter parfois une de ces bonnes

hôtesses, de celles qu'a décrites Izaak Walton¹ sur les rives plaisantes de la Lea, lorsqu'il allait pêcher — et tantôt elles cherchaient à nous obliger, tantôt elles nous accueillait à contre-cœur — mais les regards que nous échangeions restaient enjoués, et nous trouvions beaucoup de goût à notre modeste repas, enviant à peine à Piscator son Hall de la Truite². Aujourd'hui, lorsque nous sortons pour une excursion, ce qui est rare, nous faisons une partie de la route à cheval — nous ne fréquentons que les bonnes maisons, où nous commandons les meilleurs repas, sans jamais discuter du prix — ce qui, après tout, n'a jamais la moitié du goût que nous trouvions à nos déjeuners de hasard à la campagne, lorsque nous étions à la merci d'un traitement incertain et d'un accueil précaire.

« Tu as trop de fierté pour aller désormais au théâtre ailleurs qu'à l'orchestre. Te rappelles-tu où nous étions assis, quand nous allions voir la bataille d'Hexham, la reddition de Calais, et Bannister et Mrs. Bland dans *Les Enfants de la Forêt*³ — quand nous accumulions à grand peine nos shillings l'un après l'autre pour nous asseoir trois ou quatre fois par saison au poulailler — où tu te disais à chaque fois que tu n'aurais pas dû m'emmenner — et l'obligation que je me sentais envers toi était d'autant plus forte que tu m'avais emmenée — et le plaisir était d'autant plus vif qu'il n'allait pas sans un peu de honte — et lorsque le rideau était tombé, quel souci avions-nous de notre place au théâtre, quelle importance avait le lieu

¹ L'auteur du *Parfait Pêcheur, ou la Récréation de l'Homme Contemplatif* (1653).

² Référence à la continuation du *Parfait Pêcheur* de Charles Cotton, par ailleurs traducteur des *Essais* de Montaigne (1630-1687).

³ Pièce de Thomas Morton (1764-1838).

où nous étions assis, alors que nos pensées étaient avec Rosalinde à Arden, ou avec Viola à la cour d'Illyrie⁴ ? Tu disais à cette époque que le poulailler était le meilleur endroit pour profiter d'une pièce au point de vue social — que la saveur de ces spectacles était à proportion de leur rareté — que les personnes que nous y rencontrions, n'étant pas en général lecteurs de pièces de théâtre, étaient obligées de prêter une attention d'autant plus grande, ce qu'elles faisaient en effet, à ce qui se passait sur la scène — parce qu'un mot perdu aurait créé pour elles un vide qu'elles n'auraient pu combler. C'est avec de telles réflexions que nous consolions alors notre orgueil — et j'en appelle à toi pour dire si, en tant que femme, j'ai obtenu généralement moins d'attention et de facilités que je n'en ai connues depuis à des endroits plus coûteux au théâtre. C'est vrai, l'accès du théâtre, la foule encombrant ces escaliers si malcommodes n'avaient rien d'agréable — mais il existait encore des règles de civilité envers les femmes admises tout autant que celles que nous avons pu trouver à d'autres places — et combien le fait de surmonter une petite difficulté donne de prix, après coup, à son siège et à la pièce ! Maintenant nous n'avons plus qu'à payer nos places, et à entrer. Des balcons, tu ne peux pas voir, dis-tu. Je suis sûre qu'à cette époque on voyait, on entendait suffisamment — mais la vue, et le reste aussi bien, a disparu avec notre patri-moine.

« Nous avions plaisir à manger des fraises, avant qu'elles ne deviennent si communes — à manger le premier plat de petits pois, quand ils étaient encore chers — à les avoir pour un bon dîner, un repas de fête. Quel festin nous octroyer aujourd'hui ? Si nous devons nous

⁴ Dans *La Nuit des Rois* de Shakespeare.

faire ce plaisir — c'est-à-dire nous offrir des mets un peu au-dessus de nos moyens, il n'y aurait rien là que d'égoïste et de pervers. C'est ce très petit peu que nous nous permettons au-dessus de ce que les vrais pauvres peuvent avoir, qui fait ce que j'appelle le festin — lorsque deux personnes qui vivent ensemble, comme nous, s'offrent parfois un luxe à bas prix, ce que nous aimons faire tous les deux ; tandis que chacun s'excuse, et voudrait prendre pour soi les deux moitiés du blâme. Je ne vois nul mal à ce que certains se donnent ce plaisir. C'est le moyen de comprendre ce que c'est que de donner aux autres. Mais aujourd'hui — au sens que j'attribue à ce mot — nous ne nous offrons plus grand chose. Cela n'est donné qu'aux pauvres. Je ne veux pas dire les plus pauvres, mais les personnes que nous étions, qui vivent juste au-dessus de la pauvreté.

« Je sais ce que tu vas répondre, qu'il est plus qu'agréable à la fin de l'année d'avoir pu subvenir soi-même à tous ses besoins — et que nous nous donnions autrefois beaucoup de mal au 31 décembre pour justifier nos dépassements — que tu as souvent fait grise mine devant tes comptes embarrassés, en t'efforçant de comprendre comment nous avions pu dépenser autant — ou que nous n'aurions pas dû dépenser autant — ou qu'il était impossible que nous dépensions autant l'année suivante — notre maigre capital diminuant toujours. Mais alors, entre les différents moyens, les projets ou les compromis que nous adoptions, et en parlant de réduire cette dépense, et de se passer désormais de telle autre — et avec l'espoir propre à la jeunesse, et cette humeur rieuse (qui ne t'a jamais fait défaut jusqu'à maintenant), nous pouvions mettre la perte dans notre poche et, à la fin, avec de « solides remplisseurs » (comme tu disais en citant *le cordial*,

*l'enjoué Mr. Cotton*⁵, puisque c'est ainsi que tu l'appelais), nous étions toujours prêts à accueillir l'hôte qui nous arrivait. Aujourd'hui, nous ne faisons plus nos comptes au bout de l'an — plus de résolutions flatteuses pour la nouvelle année, qui nous permettraient d'améliorer notre sort. »

Bridget est généralement si économe de ses propos que lorsqu'elle est en veine de rhétorique, je réfléchis à deux fois à la manière de l'interrompre. Pourtant, comment ne pas sourire au fantôme de la richesse que sa chère imagination avait fait naître d'un revenu qui faisait toujours de nous des pauvres — une centaine de livres par an. « Il est vrai que nous étions plus heureux lorsque nous étions plus pauvres, mais nous étions aussi plus jeunes, ma cousine. J'ai peur qu'il ne nous faille désormais augmenter notre épargne, car même si nous devions nous débarrasser aujourd'hui du superflu, nous ne pourrions guère nous changer nous-mêmes. Que nous ayons eu beaucoup de difficultés à affronter dans notre jeunesse, nous avons raison de nous en féliciter. Notre union s'en est trouvée renforcée, et comme soudée. Nous n'aurions jamais pu être ce que nous sommes devenus l'un pour l'autre, si nous avions toujours eu tout en suffisance, comme tu t'en plains aujourd'hui. Mais l'endurance, l'enthousiasme propre à la jeunesse, que les circonstances ne peuvent atteindre, ont chez nous disparu depuis longtemps. L'indépendance à un âge plus avancé donne une jeunesse supplémentaire ; un triste supplément, il est vrai, mais le meilleur qu'on puisse obtenir, j'en ai peur. Nous devons aller à cheval, là où nous avons l'habitude de marcher : vivre mieux, disposer d'un confort plus grand — et nous ferions bien d'agir ainsi — que nous

⁵ Le continuateur du *Parfait Pêcheur* mentionné plus haut.

n'avions les moyens de le faire dans ce bon vieux temps dont tu parles. Et pourtant, si ces jours pouvaient revenir — si nous pouvions toi et moi faire à nouveau nos trente milles par jour — si Bannister et Mrs. Bland pouvaient rajeunir, et nous-mêmes être jeunes à nouveau pour aller les entendre — si le bon vieux poulailler à un shilling pouvait nous être rendu — ce sont autant de rêves, ma cousine — si nous pouvions, à cet instant, au lieu d'avoir cette discussion paisible auprès de notre cheminée, assis sur ce luxueux canapé, un tapis à nos pieds — si nous pouvions une fois encore nous frayer un chemin à travers ces escaliers si peu commodes, poussés, pressés, écartés du coude par la foule des plus pauvres entre les pauvres grimpeurs du poulailler — si je pouvais entendre à nouveau tes cris inquiets — et le délicieux *Dieu merci, nous sommes saufs*, qui suivait toujours la dernière marche, celle qui, conquise, nous donnait accès aux premières lumières du théâtre qui s'animait en contrebas — j'ignore quelle sonde pourrait jamais atteindre la profondeur à laquelle je voudrais enterrer plus de richesses que Crésus n'en eut jamais, ou que celles qu'on prête au grand Juif R—⁶, pour acquérir la faculté de revivre ces moments. Tourne maintenant tes yeux vers ce petit serviteur chinois qui tient un parapluie aussi grand qu'un ciel de lit au-dessus de la tête de cette jolie et insipide gamine aux airs de madonne, dans cette bleue maison d'été. »

Charles LAMB.

(Traduit de l'anglais par Philippe Blanc.)

⁶ Sans doute Nathan Meyer Rothschild, le fondateur de la branche anglaise de la famille dans les premières années du XIX^e siècle.